

LOUIS : (à l'auditoire) Y disent qu'y faut un village pour faire un monde. Y disent itou que le monde de ton village t'affecte ben plusse que tu penses. J'aurais aimé vivre dans une autre place que Warren, *though*. *Fucking* trou perdu dans le nord de l'Ontario qu'on voué pas su'és mappes du Canada. Le *Trans-Canada Highway* passe à côté, *though*. La *railroad track* itou. Mais y'a pas un char ni un train qui arrêterait au village pour voir quéssé ça d'l'air. *No fucking way*. *Too fucking small*. *Too fucking boring*. So, fait toé une faveur. *Just blink and you'll miss it*. Moé, je peux pas.

(Pause)

LOUIS : De temps en temps, y'a des *pickups trucks* américains avec des *licence plates* de New York, du Michigan pis de *Pennsylvania* qui passent à travers de Warren pour aller pêcher du doré ou chasser de l'original au nord de River Valley. Y disent que la chasse pis la pêche est ben bonne à River Valley. Mais Warren les intéresse pas. Warren les intéresse pas pantoute. Warren intéresse personne, *anyway*. Y'intéresse même pas le train. *CP Rail... Canadian Pacific... CP Rail... Canadian Pacific...*

(Pause)

LOUIS : Je le sais de quéssé que je parle de. J'ai passé toute ma vie icitte à Warren, su' la Mangan Lane.(prononcé *Manne-guêne Laine*). Ma rue du village qui suit la *railroad track* pis la *Trans-Canada Highway* mais qui mène nulle part. Je le sais qu'a mène nulle part. Je l'ai assez faite souvent en bicycle. Je suis le train su' la *track* ou ben les gros chars su' le *highway* pis y faut que j'arrête au boutte de ma rue à un moment donné, *though*. Pourquoi? C'est simple. M'as lannédé dans des *lagoons* si je continue tout drette. J'ai pas le choix. La Mangan Lane se décide d'abandonner la *track* pis le *highway* en faisant un gros croche, un 45 degré *even*, pour éviter les *lagoons*. So, a fini su' une vieille ferme. A veut pus suivre le *highway*, ni la *track*, on dirait. A change d'idée. A l'aurait pas dû changer d'idée. Quand a s'est décidé de faire ça, a m'a laissé en arrière. So, j'arrête au croche avec mon bicycle pis je regarde le train s'en aller au loin. Je me sens tout l'temps laisser en arrière quand je fais des bye-byes aux wagons du train. *CP Rail... Canadian Pacific... CP Rail... Canadian Pacific...* So, je bouge pas. Je reste planté là comme un poteau d'hydro pis je bouge pas. M'as aller ailleurs quand je bougerai, *I guess*.

(Pause)

LOUIS : Chus pas le seul qui veux partir de Warren mais qui part pas. Chus pas le seul qui regarde le train passer pis qui aimerait le prendre un jour mais qui le prend pas. Su' la ferme au boutte de la Mangan Lane (prononcé *Manne-guêne Laine*), y'a deux vieilles madames qui vivent là. Y viennent de Montréal. Y'ont laissé Montréal pour aller vivre là. Ché pas pourquoi qu'y ont faite ça. Y parlent le français mieux que moé, entéka. So, y viennent de Montréal. *That's for sure*. À chaque fois que les deux madames se promènent au village, je les remarque. Y

s'habillent drôle. Y se prennent pour des Dauphin du palais de Versailles. So, y parlent un très bon français pour sauver le Canada. Nus-autres à Warren, on trouve ça *fucking* drôle. Y'en a une qui nous a dit ça en achetant une douzaine d'œufs chez *Red and White* , à matin. On a assez *fucking* ri. Ça fait une bonne escousse qu'y vivent au boutte de la Mangan Lane, ces deux vieilles madames-là. Ché pas pourquoi qu'y restent encôre icitte. Moé, à place d'eux-autres, je serais parti de Warren, v'là ben longtemps. Je resterais pas pantoute.

(Noir)

(Lorsque l'éclairage revient, nous voyons Jovette et Marguerite sur scène.)

JOVETTE : *(à elle-même)* Je ne sais pas pourquoi je reste si amorphe dans ma vie.

MARGUERITE : Tu restes pour t'occuper de moi, Jovette.

JOVETTE : J'aurais dû partir.

MARGUERITE : Mais tu ne pars pas.

JOVETTE : J'irai dans l'Ouest, un jour.

MARGUERITE : Où?

JOVETTE : Vancouver. On dit que la vie est belle à Vancouver. On le voit bien sur les cartes postales. Ils ont écrit un article dans un magazine américain qui décrit comment la vie est belle à Vancouver.

MARGUERITE : Lequel, Jovette?

JOVETTE : Je ne m'en souviens plus.

MARGUERITE : Raison de plus de ne pas croire aux Américains.

(Pause)

JOVETTE : Je suis allée au marché, Maman.

MARGUERITE : Lequel?

JOVETTE : *Le Red and White.*

MARGUERITE : Et?

JOVETTE : Je me suis fait répondre qu'on ne connaît pas sa vie, qu'elle soit bonne ou mauvaise, jusqu'à ce qu'elle soit finie. Selon le monde de Warren, nos vies sont finies, Maman. Depuis que

nous avons quitté le palais de Versailles selon eux, nos vies sont finies. Et ils rient du fait qu'ils me n'annoncent rien. Bande de ridicules.

(Pause)

MARGUERITE : Fais-leur rappeler que nous venons directement de l'élite française. Celle qui se promenait dans les grands jardins de Versailles.

JOVETTE : Ils le savent déjà, Maman.

MARGUERITE : Mais c'est pour cela que nous portons le nom de famille de Dauphin. C'est ce que mon père, Isidore Dauphin, ce grand Montréalais, me répétait durant toute ma jeunesse. Il racontait fièrement qu'un de nos arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-arrière-grand-père, un certain Isidore Dauphin lui aussi, regardait le roi Louis XIV faire ses besoins naturels dans son pot de chambre.

JOVETTE : Les pauvres gens de Warren ont-ils compris votre histoire?

MARGUERITE : Non. Ils m'écoutent plus.

JOVETTE : Vous auriez dû leur expliquer qu'Isidore Dauphin voyait le Roi-Soleil en train de chier.

MARGUERITE : Quelle langage, Jovette!

JOVETTE : Mais nous nous retrouvons parmi une bande d'ignobles.

MARGUERITE : N'importe. En tant qu'élite du village, il faut les éduquer.

JOVETTE : J'essaie, Moman.

MARGUERITE : Comment?

JOVETTE : Tantôt, au *Red and White*, j'ai dû leur démontrer l'importance de notre statut social à Versailles puisque seulement certains élus de la noblesse française avaient accès au cul de Louis XIV. Les gens de Warren se sont mis à rire à gorge déployée. J'ai dû quitter le *Red and White* le plus vite possible afin que je puisse garder la tête haute.

MARGUERITE : Tu n'as pas prononcé le mot 'cul', Jovette.

JOVETTE : Oui.

MARGUERITE : Voilà pourquoi ils ont ri.

JOVETTE : Je me dois de parler dans leur langue sale pour qu'ils comprennent qu'ils ont d'affaire avec de la crème de l'élite française.

MARGUERITE : Il n'y a rien de crémeux dans le mot 'cul'. Marianne n'aurait jamais prononcé un tel mot.

JOVETTE : Je ne suis pas Marianne, Maman. C'est pourquoi j'ai dû quitter le *Red and White*.

MARGUERITE : C'est dommage.

JOVETTE : Dommage pour quoi, Maman?

(Silence)

JOVETTE : C'est pénible pour des grandes dames comme nous de se résigner dans le bois maudit, Maman. Et lorsqu'on crie pour du champagne et du gâteau, on doit se contenter au Pepsi et aux Jos Louis sur les comptoirs de leur *Red and White*. Affreux.

MARGUERITE : Jovette, en passant, as-tu mes Jos Louis?

JOVETTE : Je les ai cachés.

MARGUERITE : Ne cherche pas à faire le clown avec moi, Jovette. Tu le sais bien que je suis rendue trop vieille pour ton cirque et tes jeux d'enfants.

JOVETTE : Je ne suis pas un clown ni un enfant. Pas à l'âge que j'ai.

MARGUERITE : Tu resteras toujours mon enfant, Jovette. Je suis ta mère après tout.

JOVETTE : Vous n'avez pas besoin de me le laisser savoir. Je le sais déjà.

MARGUERITE : Tu oublies de me respecter, Jovette.

JOVETTE : S'il-vous-plaît, on ne recommencera pas ce jeu cruel à matin!

MARGUERITE : À matin? Mais c'est quoi ce terme : à matin? Tu prends les mauvais plis de la pauvreté, chère Jovette.

JOVETTE : Je prends simplement les termes que j'entends à Warren.

MARGUERITE : Et c'est exactement ces termes de pauvreté que je déplore. À matin.... Ce matin, Jovette. Ce matin.

(Pause)

MARGUERITE : Il faut toujours recommencer avec toi, Jovette. Tu n'as pas encore compris qu'une jolie femme de la haute société doit avoir une maîtrise de la langue française et être respectable envers ses parents en tout temps. Comme ton grand-père, Isidore Dauphin, te le disait souvent : ' Le monde regarde chacun de tes mouvements quand tu viens de Versailles.' Nous sommes descendants de la noblesse de Versailles, Jovette. Ce n'est pas parce que nous sommes rendues à Warren que nous devons oublier Versailles à tout prix.

JOVETTE : J'ai de la difficulté à voir Versailles, à matin.

MARGUERITE : Ce matin.

JOVETTE : Quoi?

MARGUERITE : Ce matin, Jovette. Tu devrais dire que tu as de la difficulté à voir Versailles, ce matin. Pas, à matin. Corrige ton français. À force de vivre dans le fin fond des bois, tu parles de plus en plus comme une bûcheronne ignorante.

JOVETTE : Voudriez-vous une *toast*, sa mère?

MARGUERITE : Une *toast*?

JOVETTE : Oui, tant qu'à me faire traiter de bûcheronne ignorante, je vais vous montrer comment une vraie bûcheronne parle à sa mère. Voudriez-vous une *toast*, sa mère? Une *toast* avec de la *strawberry jam* pis du beurre de pinottes.

MARGUERITE : Non.

JOVETTE : Qu'éssé que vous voulez à place, sa mère? Du *bacon*, des *scrambled eggs* pis une tasse de café? Sucre et crème? *Double, double*?

MARGUERITE : Ne ris pas de moi, Josette.

JOVETTE : Je ne ris pas. J'observe les bûcherons de notre coin perdu. C'est tout.

MARGUERITE : Tu observes toutes leurs méthodes sournoises pour me piquer de travers. Je ne suis pas le genre à aimer la compagnie des guêpes et des bourdons. Surtout ceux qui restent autour de moi quand ils sont incapables de voler de leurs propres ailes.

JOVETTE : T'as l'don de me faire chier, sacrement.

MARGUERITE : Ton langage! Ça m'horripile!